

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 31 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 38 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA RENAISSANCE DE L'ARMÉE SERBE



Depuis le jour où l'armée serbe blessée, harcelée par le nombre, évacua sa glorieuse patrie et chercha sur la terre étrangère une hospitalité que les Alliés lui garantirent bientôt sur la côte africaine et à Corfou, les soldats de Pierre I^{er}, grâce, notamment, à la persévérance de la mission française dirigée par le général de Mondésir, ont retrouvé des armes, des munitions, des cadres, des chefs. La volonté de vaincre, la certitude de la vengeance n'avaient jamais déserté les rangs de cette phalange héroïque.

Le vin de la Victoire

Aux pentes des coteaux qu'embrase le soleil, à travers les vastes plaines méridionales que caresse le vent de la mer, chaque jour s'affermir un peu mieux la certitude de magnifiques vendanges prochaines.

Médiocre, la récolte de 1914 avait pourtant permis de reconforter et d'égayer le stoïque affût de nos soldats ruisselants entre leurs remparts de boue. Celle de 1915, n'ayant donné qu'un vin médiocre et rare, avait ajouté sa déception aux rudes monotonies des mois d'attente. C'est à grand-peine que, réquisitionnant le peu qu'elle trouvait dans les caves, l'intendance put assurer à nos soldats la lampe quotidienne qui les réconforte et les réjouit. Et comme il leur faut payer cher le flacon supplémentaire, difficilement arraché aux mercantis du front, par lequel ils complètent, sur les vingt-cinq centimes de leur prêt, la ration de l'Etat!

Mais aujourd'hui, en France, c'est une abondante fête du vin qui s'annonce. Accomplissant tous les rites de ce travail, avec le désir de soulager ceux qui se battent et qui souffrent pour le salut de tous, les vignerons ont taillé la vigne. Les femmes et les enfants les ont aidés à la piocher, à lier les feuillages des ceps pour que l'air et la lumière vivifient les grappes. Le sulfate et le soufre, dont les femmes, pliant le dos sous le poids des lourds appareils distributeurs, apprennent à répandre la pluie bienfaisante, chassent à temps la coutumière menace des pourritures et des insectes. Et le travail de tous fut cette fois favorisé par des saisons propices. Aucune gelée tardive ne vint entraver le renouveau des ceps. La floraison ne fut qu'un peu gênée par les pluies inopportunes du printemps. Les flamboulements de juillet et d'août préservèrent des maladies le vignoble.

En ce moment, à l'abri des feuilles bien saines qui les protègent des brûlures d'un soleil ardent, les grappes grossissent. D'ici peu de jours, elles vont devenir transparentes, prendre leur riche teinte d'ambre ou de pourpre.

C'est le vin de la Victoire qui est en train de mûrir. Il ruissellera, cet automne, abondant et magnifique. Tous les visiteurs l'attestent, tous les rapports le certifient. Quelle satisfaction de penser qu'il coulera à flots pour soutenir les suprêmes efforts de nos soldats! En attendant qu'ils s'en puissent régaler aux jours de trêve et du repos définitif, du moins, des vendanges faites, alors qu'il a encore lui son jeune parfum de fruit et déjà toute sa force exaltante, ils pourront s'en réjouir pendant leurs longues veilles, se réchauffer de sa chaleur aux soirs des terribles combats.

Pour se rendre compte des bienfaits du « pinard vénéré », comme l'appelait l'un d'eux avec une reconnaissante tendresse, il faut avoir entendu nos poilus parler du bien-être qu'il donne, à l'esprit comme au corps, après les épuisantes rudes et les longues factions dans la boue des tranchées.

En cette année de suprême raidissement pour la délivrance, comme il est heureux que le vin ruisselle à travers le pays, qu'il soit bon et à bon compte (souhaitons que le gouvernement parvienne à maîtriser la spéculation), que l'intendance puisse s'en montrer moins chiche encore et que les mercantis du front n'aient aucune excuse à le vendre médiocre et cher! C'est avec bien plus de vénération encore que le « pinard » sera glorifié lorsque, sain et pur, il apportera vraiment, dans les tranchées et les cantonnements, aux héroïques soldats qui nous défendent le parfum, la poésie, la douceur et la joie de la terre qui le produit.

Car ce n'est pas seulement de la force et de la gaieté qu'il donne. Pour qui sait le boire, il a de bien plus attendrissants prestiges. Non seulement il permet d'évoquer les petits coins de France d'où il a jailli, le soleil et l'air des coteaux qui l'ont vu mûrir. Mais encore, en le dégustant, nos soldats se représenteront le pénible travail des vieux sans lesquels la vigne aurait été inféconde, la touchante bonne volonté des femmes, l'effort précoce des enfants qui, ainsi, se montrent dignes de l'avenir libre et heureux que, au prix de leur sang, les aînés leur préparent.

Mieux encore, ce que leur rappelle ce beau vin délicat et joyeux, c'est le charme de nos campagnes et de nos bourgs, c'est la grâce et la poésie de la terre de France, de toute notre vie française. Et n'est-ce pas le sentiment qui peut le mieux les soutenir à travers les ruines des villages reconquis, au fond des tranchées d'où rebondira leur élan?

Jusqu'à la Victoire! Puisse le vin de 1916, fruité, chaud, généreux, être digne d'elle et réjouir comme ils le méritent ceux qui y auront participé!

Une fière et sardonique chanson que chantaient, aux vendanges, les vieux vignerons de

mon enfance, et qui datait d'une époque lointaine, disait, en parlant du vin : « Ils n'en ont pas en Angleterre! »

Eh bien! si, ils en auront, et il faut qu'ils en aient, en Angleterre, de ce vin du suprême effort et de la Victoire. Et ce sont nos poilus qui, de tout leur cœur, le leur verseront, ainsi qu'aux Belges (bons et fidèles appréciateurs des crus français), aux Russes, aux Italiens, aux Serbes, peut-être aussi aux Roumains, à tous les compagnons de l'effort libérateur.

Le vignoble de France est assez vaste et assez riche pour cette régalade au jour de la Victoire, comme le cœur de la France est assez généreux pour l'amitié et la reconnaissance méritées par chacun.

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

Un aviateur m'écrit pour me faire ses doléances : il est devenu, dit-il, un excellent pilote, il est admirablement noté, il se sent capable de tous les exploits. Ses chefs sont du même avis; et pourtant on lui destine un appareil d'observation, non pas un appareil de chasse, entendez-vous? Donc il sera chassé, non pas chasseur. Il devra fuir quand il sera attaqué, au lieu de voler sur les traces glorieuses des Guynemer, des Nungesser, et de tous les autres as.

Je compatis le plus que je puis à son chagrin, mais je ne puis l'approuver. Le travail utile de l'aviation, j'oserais même dire son but unique et réel, c'est l'observation, c'est la photographie des lignes ennemies, c'est la reconnaissance des positions d'artillerie : et les exploits héroïques des as n'ont d'autre objet que d'empêcher l'adversaire de se livrer à ces observations et de le permettre à nos avions.

En somme, c'est l'éternelle histoire de Marthe et de Marie, tant il est vrai que l'Evangile demeure d'application quotidienne. Marthe enviera toujours Marie, et elle aura tort, parce que sa besogne est indispensable et sainte. Mais justement parce qu'elle est indispensable et sainte, on devrait rendre des hommages particuliers à Marthe. J'entends qu'elle devrait être nommée aussi fréquemment que possible dans nos prières et dans nos bénédictions, que les aviateurs d'observation devraient être cités encore plus souvent qu'on ne le fait.

Les Français n'ont que peu besoin d'être encouragés à l'héroïsme individuel : ils y sont portés par une longue tradition de vaillance, par les instincts de leur race. Comme il est plus difficile de leur faire concevoir les mérites de la méthode et de l'effort en commun, il faut y pourvoir par tous les moyens.

Pierre Mille.

L'éminent chimiste, M. Guignard, racontait hier, à Vincennes, pendant des essais de gaz asphyxiants sur des lapins, et avec cette aimable simplicité qui a chez lui tant de charme, cette histoire dont la saveur vaut d'être répandue.

— Oui, mon général, j'ai, au début de la guerre, gardé les voies et communications, comme tout le monde. Humble fonction, dont j'étais fier pourtant. Un jour survint où, quelqu'un ayant fait savoir que je m'occupais volontiers de chimie, je montai en grade et fus envoyé dans quelque usine pour compter des obus du matin au soir.

« Mais il m'arriva une aventure. Je suis myope. Certain matin, traversant une cour, j'ai le malheur de croiser un adjudant sans le voir et, conséquemment, sans le saluer. Il m'appelle et, avec cette bonhomie affectueuse qui, vous n'en ignorez pas, caractérise tous les adjudants en temps de guerre comme en temps de paix, me dit :

« — Alors, quoi, le bleu, vous ne pouvez pas saluer? Quel métier faites-vous donc dans le civil pour être si mal élevé dans le militaire? »

« Je rougis, ce qui était une façon de reconnaître ma faute et mon indignité, et, du ton le plus effacé que je pus, je répondis, bien honteux :

« — Moi? Je suis... membre de l'Institut. »

La présence des Tommies dans les campagnes de France n'a pas été sans substituer aux nôtres certains procédés de l'agriculture anglaise.

C'est ainsi que les Parisiens qui villégiaturent en Normandie remarquent en maints endroits que la forme des meules de paille et de blé qui constituent le décor des paysages d'août s'est sensiblement transformée.

Les meules champêtres, qui sont en tout temps le refuge et le garde-manger d'une armée de rats, ont vu croître, depuis la guerre, cette clientèle intempêtive, grossie de tous les « gaspards » déserteurs de la tranchée. D'où désolation des paysans. C'est ici qu'intervient la méthode anglaise, que certaines grosses fermes normandes n'ont point hésité à adopter.

La meule, au lieu d'être élevée sur le sol, est édifiée sur un bloc de maçonnerie, où les rats ne peuvent grimper, et repose sur des barres de fer formant une sorte de claie. Vues rapidement, à distance, par la portière d'un wagon, ces meules de blé et de paille paraissent « suspendues en l'air », et le voyageur, ahuri, se frotte les yeux. Très réussi comme effet!

Mais, de près, les nouvelles meules anglo-normandes, quoique beaucoup plus pratiques, sont incontestablement moins jolies que nos vieilles meules françaises. Et Henri Bataille regrettera pour les héroïnes de ses pièces le « pallier » où, « sous la lune », elles allaient s'asseoir, une « grosse rose » au corsage.

On ne l'a peut-être pas assez remarqué : beaucoup de petits chiens, si propres et si menues, qui se promènent entre onze heures et midi et demi aux Acacias, sont devenus et deviennent chaque jour davantage des chiens muets. Ce n'est ni une maladie, ni un caprice de la nature qui provoquent ce mutisme singulier : c'est tout simplement une éducation sévère dont les résultats dépassent les espérances.

Emerveillées par tels récits du front où jouèrent d'admirables rôles des chiens étonnamment stylés, beaucoup d'aimables élégantes, qui ont des toutous de poche, ont voulu que leurs Mirzas et leurs Chinchettes fussent dignes, par leurs mérites égaux, de fréquenter un jour les quadrupèdes amis de l'homme qui se bat.

Les chiens de guerre ont été dressés à la loi du silence : ils n'aboient plus; ils savent que cela engendre le danger. Prudents, tacites, ils se dévouent sans manifester par des jappements intempestifs. Cette discipline, on l'a apprise aux petits chiens de bien de belles dames. Il advient qu'ils se disputent àprement, dans les allées du Bois, « sans souffler mot », si l'on peut dire.

Ainsi s'apparentent-ils plus étroitement avec les chiens-loups et les chiens-bergers qui travaillent, dans nos lignes, face aux Boches.

— Et, disait une souriante promeneuse, hier, non loin du tir aux pigeons, en même temps qu'ils sont un peu héroïques à leur manière, ils ne me cassent plus les oreilles, à la maison, avec leurs aboiements. C'est tout bénéfice.

Le général sir Charles Munro, le nouveau commandant de l'armée des Indes, est l'un de ces Anglais de vieille roche dont leurs ennemis redoutent tant l'humour. Sir Charles Munro, ayant lu Fenimore Cooper, et découvert, dans « le dernier des Mohicans », un colonel qui portait son nom, prit l'habitude, pour honorer ce Munro, de donner des surnoms à tous ceux qui l'entouraient, selon « la mode Beau-Rouge ». Un jour — avant la guerre — sir Charles Munro confia cette petite manie à des officiers allemands, qui lui dirent :

— Quel surnom, par exemple, donneriez-vous à notre empereur? L'aigle, n'est-ce pas?

Sir Charles Munro n'eut jamais un faible pour Guillaume II, dont les palinodies théâtrales irritaient son froid bon sens. Il répondit donc sans ambages :

— L'aigle? hum! L'aigle n'est pas manchot! J'appellerais plus volontiers votre empereur « le pinguin »...

Nous ignorons si le mot parvint jusqu'à Guillaume II. Si cela est, le vaniteux kaiser doit « avoir une dent » contre le nouveau commandant de l'armée des Indes!

Depuis des temps lointains, les cultivateurs de Roumanie ont coutume, en récoltant le maïs, de chanter sur un air de mélodie un de ces chants nationaux qui en disent long sur l'âme d'un peuple. Est-il l'heure de rappeler quelle est cette chanson de guerre aux passionnés accents?

« Le long de ce champ désert et vaste brûle un feu allumé par nos mains. Laisse-le brûler et croître, car c'est dans le pays des Hongrois! Formez la chora, que je danse à la lumière de ce feu!

« Hongrois à la longue moustache, j'ai dit à la mort de te poursuivre; j'ai dit à la flamme de te brûler; j'ai dit à la croix de te pendre. Formez la chora!

« Hongrois, chien enragé, j'ai beaucoup souffert en ce monde à cause de toi; mais le temps est venu que je me venge, moi aussi. Formez la chora!

Voilà ce que chante le paysan roumain en récoltant le maïs; et voilà ce que chante aussi la femme du paysan en préparant la soupe au maïs, la « mamaliga ».

La Veilleur.

MON BRIGADIER

L'ami Jean

Comme Triboulère va tous les jours au camp à cheval, j'y vais à bicyclette. Quelque temps qu'il fasse, hiver comme été, par soleil ou glace, par grands vents ou pluies, j'y descends matin et soir. Aussi pas une pierre, pas un trou, pas une touffe d'herbe du chemin que je ne connaisse. Quand il pleut, ce chemin est un marécage. Avec cela, par ici, le vent ne cesse de souffler... Peinant, soufflant, je compte les poteaux télégraphiques que je dépasse. Je sais qu'il y en a vingt jusqu'à la route. Je pousse : allons, tant bien que mal, ça avance... Je sais qu'à ma main gauche, au tiers du chemin peut-être, il y a un tas de fumier : le voilà... Un peu plus loin, seul au bord du chemin, un grand arbre : bon, je le tiens... Et quand nous aurons attrapé la route, pour nous remettre un peu, nous boirons un coup chez « Na-qu'un-Bras », où Triboulère peut-être nous attend.

Au commencement, je croyais qu'il avait été estropié à la guerre, Na-qu'un-Bras... Mais non, il y a très longtemps qu'il a ça. Et il y est tellement habitué qu'il n'y pense plus : il verse à boire, il va, il vient, il débouche même ses bouteilles d'une main. Il possède une carriole et un petit cheval : il l'attelle lui-même, et le voilà parti au marché, tout seul, comme un homme. Son débit est bien propre, avec des glaces où la lumière se reflète, tout brillant, et, comme le camp d'aviation se trouve là, devant, de l'autre côté de la route, il a placé sur sa boutique une enseigne encourageante : « On vole moins ici qu'en face... »

— Allons, remettez-nous ça, patron, vivement ! dit Triboulère, nous sommes pressés... Il n'est pas mauvais, votre vin blanc...

Puis, mon brigadier remonte sur son grand cheval, moi sur ma bicyclette, et nous voilà filant sur la route. Quand il fait chaud, on s'arrête à la buche, tenue par une bonne femme et ses quatre filles, toutes bâties sur le même modèle : courtes et larges. Une marchande de frites a installé là son commerce en plein vent ; elle vous en met pour deux sous sur une assiette de la marchande de vins, qui vous sert une chopine et du pain... Le dimanche, il y a foule.

Cependant, notre quartier général c'est chez Jean, notre ami Jean. Commode, parce que c'est tout à côté de l'entrée du camp. La salle est malpropre, basse et sombre. Mais nous nous y plaisons. Le patron, notre ami Jean, est un vrai masloquet, toujours entre deux vins, généralement mal emboché, tutoyant ses clients, et, quand il est d'humeur fâcheuse, les mettant à la porte ou leur défendant d'entrer :

— Qu'est-ce que tu viens fiche ici, toi ?... Veux-tu me f... la paix ?

Ce sont les jours où il aime mieux boire tout seul. Jean n'est pas à prendre avec des pincettes : il est insupportable ; il a une voix terrible qui vous déchire le tympan, qui vous arrache les oreilles, — mais nous nous plaisons chez lui... On l'entend crier du fond de sa cave, quand il est descendu chercher une bouteille de bordeaux rouge ou un litre d'amer.

Jean et sa femme, une bonne grosse commère qui fait très bien la cuisine, une cuisine mijotée et sérieuse, se disputent comme chien et chat. Ils se mettent en colère en même temps, et alors c'est à celui qui criera le plus fort :

— C'est-il pas malheureux ! un homme comme ça ! un homme comme ça !... hurle la brave femme.

— Tais-toi ! fainéante ! Tais-toi, vieille pie, vieille gouine, vieille araignée !... gronde Jean, épouvantable.

Et ils continuent, du débit à la cuisine, s'exaltant, cherchant chacun des injures sanglantes ; Jean tapant sur son zine et faisant trembler les bouteilles et les verres.

Cependant les clients restent impassibles. Ils sont habitués. Les plus grands tumultes, les orages les plus effrayants, les laissent indifférents. Ils continuent à trinquer tranquillement. Des territoriaux entrent, vont, viennent dans la boutique, comme si de rien n'était. Triboulère, accoudé au comptoir, se caressant doucement la barbe ou frisant sa moustache, raconte ses histoires. Il en a vu bien d'autres. Jean crie beaucoup, comme ça, mais, au fond, il n'est pas méchant.

Et s'il arrive que le bistro, mal luné, crie à Triboulère qui, toujours souriant, entre dans la boutique :

— Qu'est-ce que tu viens fiche ? Veux-tu me f... la paix ?...

Mon brigadier, sans se troubler, répond :

— Quoi donc, Jean, tu ne vas pas me refuser un verre ?... Tu me ferais penser à celui-là qui était tombé d'un cinquième et, pour le remettre, on lui avait donné de l'eau sucrée... Nom de d'là fit-il, mais alors de quel étage faudra-t-il donc que je tombe pour avoir un verre de vin blanc ?

Eugène M...

LA SITUATION MILITAIRE

Nouveaux échecs allemands au nord de la Somme

L'AVANCE DE NOTRE AILE GAUCHE EN MACÉDOINE

L'ennemi a encore tenté de reprendre quelques parties du terrain perdu au nord de la Somme, mais son effort s'est déplacé. Ce n'est plus devant Thiepval mais dans la région de Guillemont que ses attaques ont été lancées. On voit sans peine qu'il avait tout intérêt à la simultanéité des deux actions. S'il les a engagées l'une après l'autre, c'est qu'il n'a pu faire mieux, faute de disponibilités suffisantes.

Ce qui confirme cette impression, c'est qu'après l'échec d'un premier assaut, qui cependant avait réussi à passer jusqu'aux premières lignes anglaises et n'en avait été rejeté que par un combat corps à corps, il n'est pas revenu immédiatement à la charge, mais s'est contenté de reprendre le bombardement. Il suffit de se souvenir de ces attaques obstinées qui devant Verdun se répétaient jusqu'à dix fois

mouvement offensif prononcé par une division bulgare a été arrêté complètement, et l'ennemi se retranche sur la rive gauche de la Strouma. Les dépêches publiées par les journaux allemands exaltent ce prétendu succès, mais le récit qu'elles en donnent et le chiffre très modeste de pertes qu'elles allèguent montrent clairement qu'il n'y a eu dans cette région que des rencontres de reconnaissances.

Au centre, les troupes anglo-françaises ont maintenu leurs progrès au nord du lac Doiran et sur la rive droite du Vardar, vers Ljumnica. A l'aile gauche, les Serbes ont continué leurs. Ils occupent, dans la Moglenaplanina, le mont Kukuruz et les pentes du Kajmakchalan, qui l'un et l'autre conduisent, par des cols praticables, à la vallée de la Cerna. Ils viennent de reconquérir, au sud-ouest de ce dernier



sans désespérer pour apprécier le changement de la situation.

Au sud de la Somme, deux tentatives d'attaque contre notre position du bois de Soyécourt, à mi-chemin de Soyécourt et d'Estrees, ont également échoué, de même qu'un coup de main au nord d'Arras, dans la région de Thélus.

Les nouvelles du front d'Orient sont de plus en plus satisfaisantes. A notre aile droite, le

sommet, la cote 1500, qui s'abaisse en pente douce dans la direction de la même vallée. Ce mouvement convergent vers la Cerna est une très grave menace pour les troupes bulgares qui se sont aventurées de Monastir sur Florina et Banica, car elles risquent d'être prises à revers. Cette menace a déjà suffi pour arrêter leur marche vers le lac d'Ostrovo. D'autres conséquences de notre offensive sont à prévoir.

Jean Villars.

Les Turcs regretteront bientôt l'aventure qu'ils ont courue en Perse



LE GÉNÉRAL YODENITCH

« L'initiative qui, pendant quelques jours, passa aux Turcs, a été reprise par le général Youdenitch, et le coup que celui-ci porte aux Turcs dans la direction même dans laquelle ils comptaient briser notre armée prend un développement très favorable. » (Le Journal officiel du Caucase.)

L'attitude de la Roumanie

Une nomination significative -- Provocations allemandes -- Les inquiétudes de l'Autriche.

M. Brătianu n'a pas été longtemps absent de Bucarest, et cela non plus n'est pas pour nous surprendre. De retour mercredi matin, il a présidé — comme nous l'avons dit hier en seconde édition — un conseil de cabinet où furent discutées les questions urgentes de politique extérieure. Sur ce qui s'est dit à ce conseil, on en est réduit à des conjectures.

Mais ce qui est un fait, c'est que le général Loupesco a été rappelé télégraphiquement à Bucarest pour prendre les fonctions de secrétaire général du ministère de la Guerre, fonctions remplies jusqu'à ce jour par le général Ilesco, chef d'état-major général (c'est-à-dire généralissime), à qui les circonstances imposent peut-être d'autres soucis que celui de diriger, dans la capitale, un département ministériel.

Autre fait : le journal roumain *Dimineața* annonce que trois dirigeables allemands qui venaient de Varna ont survolé de très haut la ville roumaine de Constantza. Les autorités militaires furent avisées, et le général Georgescu, commandant de la 5^e armée, s'est rendu immédiatement à Constantza.

Qu'espéraient les Allemands avec leurs zeppelins ? Influencer les Roumains par ce déploiement de forces aériennes ? On peut croire que l'impression produite aura été tout autre, et que les patriotes roumains considéreront ce raid comme une provocation maladroite.

Cependant, on s'inquiète à Vienne et à Buda-

pest. François-Joseph tient des conseils stériles, d'où ne sort qu'une évidence : c'est que les différents partis sont moins d'accord que jamais. Les délégués de l'opposition hongroise appelés à collaborer avec le ministère Tisza ne veulent plus accepter cette responsabilité : c'est le comte Andrássy — on sait à quel point il est inféodé à l'Allemagne — le comte Apponyi et M. Rakowsky. Ils doivent avoir donné hier, à la Chambre hongroise, les motifs de leur décision. Quels sont ces motifs ? Simplement des divergences de vue avec l'empereur sur les relations qui doivent exister entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ? Ou bien d'autres encore ? Il serait fort étonnant que la menace roumaine n'eût pas pesé sur les conversations tenues ces jours derniers à Schönbrunn.

Il est vrai que Schönbrunn est si loin ! Budapest est plus près, et l'on y entend plus distinctement l'orage qui gronde de l'autre côté de la frontière. Budapest est pessimiste. Budapest discute et récrimine, comme on fait toujours quand il n'est plus temps d'agir.

D'après un télégramme du *Morning Post*, le comte Polonyi a déclaré, en plein Parlement, que si la Roumanie entre en guerre contre les puissances centrales la faute en sera aux erreurs commises par l'état-major autrichien ; que, d'ailleurs, tous les désastres sont dus à la malencontreuse offensive du Trentin, stupide entreprise dictée par la vengeance et non par des considérations militaires.

Le *Pesti Naplo* essaie de consoler ses lecteurs en disant que l'offensive éventuelle de la Roumanie serait dirigée non contre la Transylvanie, mais contre la Bulgarie.

Laissons-leur cette consolation provisoire.

UN ZEPPELIN SURVOLE LA COTE ANGLAISE

Les bombes tombent dans les champs sans causer de dégâts.

LONDRES, 24 août. — Un communiqué du bureau de la Presse annonce qu'un dirigeable ennemi a passé au-dessus de la côte Est, hier, un peu avant minuit.

Un certain nombre de bombes incendiaires et explosives ont été lancées au milieu des champs sans causer aucune perte de vie ni aucun dégât.

Le dirigeable est reparti vers la haute mer à 1 heure du matin.

Violente canonnade dans la Baltique

LONDRES, 24 août. — On télégraphie de Stockholm au *Morning Post* :

« Un télégramme de Wisby (Golland) annonce qu'une canonnade de grosse artillerie a été entendue tard dans la soirée de mardi, venant de la direction de Lansort et Oxelosund. »

« On pense que des forces russes ont attaqué un convoi de navires allemands. De nouveaux détails sur ce combat possible sont attendus avec une grande impatience. »

L'ALLEMAGNE S'APPRÊTE A INCORPORER LES POLONAIS

ROME, 24 août. — Suivant une dépêche reçue de Berne par l'*Idea Nazionale*, le gouvernement de Berlin fait, en ce moment, dresser une liste dans laquelle doivent figurer tous les Polonais russes âgés de dix-neuf à quarante-cinq ans, lesquels seront incorporés dans l'armée allemande.

Le sous-marin Deutschland revient sur l'eau

AMSTERDAM, 24 août. — Suivant un télégramme de Brème, les propriétaires du *Deutschland* annoncent que le sous-marin « commercial » a mouillé, hier après-midi, au large de l'embouchure du Weser et que tous les hommes à bord sont bien portants.

Un des membres de l'équipage aurait déclaré :

« Le gouvernement allemand s'est comporté d'une manière absolument correcte et neutre. La flotte américaine veillait strictement à ce que la frontière des eaux territoriales ne soit pas franchie par l'ennemi, et les mesures prises à cet égard avaient été particulièrement renforcées. Le *Deutschland* réussit à partir. Son voyage à travers l'Océan fut d'abord gêné par des tempêtes. Plus tard, il fut moins mouvementé. »

D'autre part, interviewé par un correspondant du *Berliner Tageblatt*, M. Alfred Lehmann, le constructeur des sous-marins commerciaux allemands lui a déclaré que le *Deutschland* n'était pas encore arrivé, mais il a ajouté qu'il espérait pouvoir bientôt annoncer officiellement que ce sous-marin était rentré à sa base.

LES ÉCHOS DU CANON ORIENTAL

LA BULGARIE joue sa dernière carte

Jamais exemple n'aura été mieux fait que l'exemple bulgare pour détourner les Français de retomber dans l'erreur de la politique sentimentale. Souvenons-nous, aujourd'hui ! Souvenons-nous de l'enthousiasme avec lequel, en 1912, l'immense majorité de l'opinion française avait salué les victoires de la Bulgarie sur les Turcs. Alors, on n'était pas loin d'appeler les Bulgares « les Français des Balkans ». Hélas ! ils en sont devenus les Prussiens !

Même la perfide attaque brusquée du mois de juin 1913, l'odieuse agression contre les Serbes, alliés de la veille, n'avait pas réussi à ouvrir tous les yeux. Jusqu'au bout, sur le compte de la Bulgarie, des illusions auront persisté, et ces illusions auront lourdement pesé sur notre action diplomatique. Il y a un an encore, en dépit des avertissements de tous ceux qui savaient, on persistait à avoir confiance. On ne voulait pas croire à la trahison. Ce qu'on se refusait à admettre est arrivé. Aujourd'hui, dans cette Macédoine, théâtre historique des luttes décisives de l'humanité, (comme le disait prophétiquement, il y a plus de quinze années, M. Paul Deschanel), les soldats français se trouvent aux prises avec les soldats bulgares.

Eh bien ! tant mieux, après tout. On a cru, à Sofia, qu'on pourrait indéfiniment bernier la France et ses alliés. Le roi Ferdinand, prisonnier de ses terroristes macédoniens, tremblant sous le poignard et la bombe de ses comitadjis, n'a jamais cru qu'à la ruse et à la force. Il jouait le rôle de la chauve-souris de la fable : Saxe-Cobourg à Vienne et à Berlin, il invoquait à Paris son ascendance française. Une mise en scène appropriée, — on se souvient de la coupe, remplie de terre de France, toujours en évidence dans une salle de son palais, — était destinée à convaincre les naïfs de ses sympathies pour notre pays... Seule, la démonstration de la force militaire de l'Entente, une menace directe pesant sur sa couronne et sur sa tête, seront capables de convaincre ce calculateur sans scrupules.

Plus tard seulement nous connaîtrons toutes les manœuvres de ce maître fourbe, et, par exemple, les promesses mensongères qu'il n'aura pas manqué de prodiguer au gouvernement grec, bien qu'il ait naguère affirmé devant ses troupes les prétentions de la Bulgarie sur les possessions helléniques, sur Sérès, sur Drama, et sur Cavalla. Qui voudrait se laisser tromper encore par ce prince à deux visages, par ce peuple enivré de rancune et d'ambition ? La Bulgarie, jadis fille chérie du slavisme, a perdu toutes les sympathies de ses libérateurs de 1878 : cet hiver, en Russie, nous avons recueilli à ce sujet les déclarations les plus formelles des directeurs du mouvement slavophile, et, ces jours-ci, les résolutions prises sous la présidence de M. Briantchaninov n'auront pas laissé de doute à Sofia : les Bulgares n'ont plus à attendre de pitié du monde russe. Cependant, en Roumanie, où l'on est attaché à l'équilibre balkanique tel qu'il résultait de la paix de Bucarest, on sait à quoi s'en tenir sur les arrière-pensées et les intentions de revanche de la Bulgarie. Cette considération pèse d'un grand poids dans la politique de M. Brătianu et de son souverain. À Athènes même, les avertissements de M. Venizelos finiront par porter leur fruit.

Il ne nous reste qu'à attendre que le sort des armes se soit prononcé en Orient. Alors, bien des événements nouveaux seront capables de se produire. Rappelons-nous que nul serment n'a jamais gêné le roi Ferdinand.

que jamais, la parole est au canon oriental.

Jacques Bainville.

AUX MAMANS

A l'époque actuelle, où le renchérissement de la vie se fait sérieusement sentir, pourquoi n'avoir pas recours pour l'alimentation de bébé à la *Farine lactée Nestlé*, d'une haute valeur nutritive, qui la classe favorablement au point de vue de son coût, en tenant compte que sa préparation n'exige que de l'eau. En vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

Ayuntamiento de Madrid

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 24 Août (753^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, hier, en fin de journée, après un bombardement très vif dirigé sur le BOIS DE SOYECOURT, l'ennemi a fait une tentative d'attaque à la grenade qui a été aussitôt maîtrisée par nos feux. Un peu plus tard, au sud-est de ce bois, une attaque ennemie qui se préparait a été prise sous nos tirs de barrage et n'a pu sortir de ses tranchées.

EN CHAMPAGNE, plusieurs coups de mains des Allemands sur nos petits postes de la REGION DE TAHURE ont été aisément repoussés.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, l'ennemi a violemment bombardé les positions que nous avons conquises hier ENTRE FLEURY ET L'OUVRAGE DE THIAUMONT. Le chiffre des prisonniers faits par nous au cours de cette attaque dépasse 250, dont 5 officiers. Lutte d'artillerie assez vive DANS LA REGION DU CHENOIS.

Partout ailleurs, nuit relativement calme.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, nos troupes ont attaqué, vers dix-sept heures, les positions allemandes de la REGION DE MAUREPAS et, après avoir enlevé d'un seul élan la partie du village que l'ennemi occupait encore et les tranchées avoisinantes, ont porté leur ligne à deux cents mètres au delà, sur un front d'environ deux kilomètres, s'étendant de la voie ferrée ou nord du village jusqu'à la croupe 121 au sud-est. Nous avons fait deux cents prisonniers au cours de cette opération et capturé une dizaine de mitrailleuses.

AU SUD DE LA SOMME, la lutte d'artillerie se poursuit DANS LES SECTEURS D'ESTREES ET DE LIHONS.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, l'ennemi a lancé plusieurs contre-attaques à la grenade sur notre nouveau front ENTRE THIAUMONT ET FLEURY. Toutes ses tentatives ont été brisées par nos feux. Nous avons légèrement progressé AU DELA DE LA LISIERE EST DE FLEURY. Les combats de la journée ont porté à trois cents, dont huit officiers, le chiffre des prisonniers faits depuis hier dans ce secteur.

LA GUERRE AERIENNE

Le 22 août, sur le front de la Somme, un de nos pilotes, attaqué par trois appareils ennemis, a réussi à se débarrasser de ses adversaires et en a abattu un qui s'est écrasé sur le sol, près d'Athies (région de Ham).

Dans la journée d'hier, un albatros a été abattu par un de nos avions vers Epoye (nord-est de Reims). Deux autres appareils allemands, à la suite de combats, ont piqué brusquement dans leurs lignes, l'un en Champagne, l'autre dans les Vosges.

COMMUNIQUÉ DE SALONIQUE du 23 août 1916

Reçu à 13 h. 55.

Devant l'aile droite des armées alliées, l'ennemi se retranche sur la rive gauche de la Strouma, de part et d'autre de la route de Sérès.

Entre la Strouma et la haute vallée de la Mojlenica, les Anglo-Français ont repoussé sans peine plusieurs tentatives de l'ennemi pour reprendre les positions occupées par eux au nord de Palmis, dans le secteur de Doiran et vers Ljumnica.

Sur tout le front montagneux, à l'ouest de la Mojlenica, les troupes serbes développent leur offensive.

À l'extrême-gauche, elles ont réoccupé, par une vigoureuse contre-attaque, la hauteur 1500 (5 kilomètres nord-ouest du lac d'Ostovo) qu'elles avaient perdue dans la matinée du 23.

DERNIÈRE HEURE

SUR LE FRONT BRITANNIQUE

Les Anglais progressent vers Thiepval

(Officiel) 14 h. 5.

L'ennemi a fait, la nuit dernière, de vigoureux efforts pour regagner le terrain perdu par lui entre la gare de Guillemont et la carrière; à la suite d'une violente préparation d'artillerie commencée à 20 h. 45, il a lancé une puissante attaque d'infanterie qui s'est avancée avec tant de résolution qu'elle a réussi en quelques endroits à atteindre nos tranchées. Un vif combat nous a permis de rejeter les Allemands sur tous les points en leur faisant subir des pertes importantes. Cet échec a été suivi d'un nouveau bombardement intense exécuté à 0 h. 30 par l'artillerie allemande, mais cette fois aucune attaque d'infanterie ne s'est produite.

Près de la redoute Hohenzollern, l'ennemi a également bombardé nos lignes avec violence et tenté un coup de main qui a complètement échoué; l'infanterie allemande n'a pu en aucun point parvenir jusqu'à nos tranchées.

Au nord-ouest de La Bassée, un coup de main heureux nous a permis de pénétrer dans les lignes ennemies.

22 h. 30.

Cet après-midi nous avons réalisé une nouvelle avance d'environ 300 mètres au sud de Thiepval; 400 mètres de tranchées et un grand nombre de prisonniers sont restés entre nos mains.

Hier, 62 nouveaux prisonniers, dont 2 officiers, sont venus s'ajouter aux 161 signalés précédemment: ceux que nous avons fait aujourd'hui n'ont pas encore été dénombrés.

Une attaque à la grenade contre nos nouvelles positions au nord de Bazentin-le-Petit a été aisément enrayée la nuit dernière.

Le soir l'ennemi, répondant au feu de notre artillerie, a violemment bombardé nos lignes.

Le communiqué italien

ROME, 24 août. — Commandement suprême :

De petites, mais hardies opérations offensives de nos troupes, nous ont valu la conquête de nouvelles positions dans la zone élevée des Alpi-di-Passa.

A la tête de la vallée Fossernica, nous avons occupé une hauteur, la cote 2.354, au sud de la cime de Cece.

Par une violente contre-attaque, l'ennemi est parvenu à en reprendre possession pour un bref laps de temps, mais il en a été chassé définitivement par les nôtres.

A la tête de la vallée de Cia, nos détachements de montagne ont pris d'assaut des retranchements ennemis le long des pentes du Cauriol et de la cime de Capota.

Le long du reste du front, on signale des actions intermittentes des deux artilleries et une certaine activité des avions et des détachements de reconnaissance.

Dans un combat aérien, au-dessus de Gorizia, un de nos Nieuport a abattu un avion ennemi qui est tombé en flammes aux environs d'Anziano.

A LA CHAMBRE HONGROISE

Les griefs de l'opposition

Le gouvernement est trop " discret " sur ses négociations diplomatiques

BRUXE, 24 août. — Le comte Apponyi, parlant hier à la Chambre hongroise comme chef du parti de l'indépendance, a annoncé que son parti avait dû renoncer à collaborer avec le ministère Tisza sur les questions de politique extérieure en raison de graves divergences d'opinions et aussi parce que le gouvernement ne leur fournissait que des renseignements insuffisants sous prétexte que les pourparlers diplomatiques en cours étaient un secret qui ne pouvait pas être confié à des personnes non responsables.

Le comte Tisza a alors exprimé ses regrets de voir les représentants de l'opposition déposer ainsi leur mandat. Il croit que cette démarche a été provoquée par certaines conceptions erronées. Il peut cependant déclarer que les renseignements confidentiels fournis à l'opposition étaient en tout cas plus étendus que les déclarations qu'il est possible de faire devant le Parlement.

La séance de la Chambre des députés a duré jusqu'à 4 heures du matin et a été une séance d'obstruction des opposants de toutes les fractions dont sept ont été expulsés de la séance.

SUR LE FRONT DU CAUCASE

Les Russes anéantissent une division turque

PÉTROGRAD, 24 août. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Notre offensive, à l'ouest du lac de Van, progresse.

Vers le nord-est de la ville de Mousch, la région d'Arindjank est occupée par nous.

Dans la direction de Mossoul, nos braves troupes ont entièrement détruit la quatrième division turque.

Deux régiments encerclés ont été capturés.

L'un d'eux a été pris tout entier avec le commandant et l'état-major.

Nous avons enlevé des canons et des mitrailleuses.

FRONT OCCIDENTAL

Le 23 août, vers midi, l'ennemi a ouvert un feu très vif d'artillerie contre nos positions, près de Tabola, sur la rive occidentale du Stokhod, et, à 4 heures, ses troupes ont pris l'offensive qui a été repoussée par le tir de nos fusils et de nos mitrailleuses.

Sur la Zlota-Lipa, ayant capturé des prisonniers, nous avons découvert la présence des troupes turques.

PÉTROGRAD, 24 août. — Le Journal officiel du Caucase publie la note suivante :

« Les combats sur le front du Caucase ont causé un nouveau désenchantement chez les Turco-Allemands. »

« Il n'y a aucune exagération à dire que bientôt les Turcs regretteront l'aventure entreprise en Perse ainsi que l'envoi de leurs troupes en Europe. »

« Dès à présent, tout espoir de porter un coup à notre armée du Caucase s'est évanoui. L'offensive commencée avec succès contre Mouch-Bilis a pris fin aussi rapidement que, jadis, l'aventure de Mamakh-Atoun. »

« L'initiative qui, pendant quelques jours, passa aux Turcs, a été reprise par le général Youdenitch, et le coup que celui-ci porte aux Turcs dans la même direction dans laquelle ils comptaient briser notre armée prend un développement très favorable. »

« L'avenir montrera comment les Turcs réussiront à sortir de la pénible situation dans laquelle ils ont été de nouveau placés. »

Les Russes occupent Mousch

PÉTROGRAD, 24 août. — Les Russes ont réoccupé la ville de Mousch.

C'est le Westfalen et non le Nassau qui a été torpillé

La dépêche suivante d'Amsterdam établit que le cuirassé allemand du type Nassau qui, par deux reprises, a été torpillé par le sous-marin anglais E-23 est le Westfalen.

« AMSTERDAM, 23 août. — Une dépêche officielle de Berlin assure que le navire de guerre Westfalen a été atteint par une torpille anglaise samedi dernier et légèrement endommagé. Le télégramme affirme que le navire a pu continuer sa route par ses propres moyens et sera bientôt réparé. La seconde torpille, est-il dit, a manqué son but. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Trois nouveaux officiers allemands évadés du camp de Mougères (Hérault), où ils étaient internés, ont été arrêtés. Ces arrestations portent à sept sur onze le nombre des évadés repris.

— Selon un télégramme de Berlin, le Kaiser a adressé un télégramme de félicitations aux propriétaires du Deutschland, ajoutant qu'il se réserve le plaisir personnel de les décorer en même temps que les constructeurs et les marins pour grands services rendus à la Patrie.

— Le vapeur anglais Quebra a sombré après avoir touché les rochers situés à l'ouest de l'île Big-Blasket.

Trente-quatre marins ont été sauvés. Le capitaine et deux marins qui s'étaient réfugiés dans une petite chaloupe, manquent encore.

— Un soldat français s'est évadé avec deux camarades du camp du Nuremberg. Il a traversé le Rhin à la nage entre Rheinfelden et Kaiseraugst, mais les autres fugitifs ont été repris par des sentinelles allemandes au moment où ils parvenaient au bord du fleuve.

L'évadé, qui est originaire de Douai, est parti pour Lyon, où se trouve sa famille.

SUR LE FRONT DE SALONIQUE

Les Bulgares en échec sur la Strouma

SALONIQUE, 24 août. (Communiqué officiel anglais). — Sur le front de Doiran, activité de l'artillerie, mais sans aucune action d'infanterie.

Notre artillerie a dispersé les Bulgares qui s'étaient retranchés sur la rive gauche de la Strouma.

L'artillerie ennemie a bombardé le pont d'Ormak.

Les Serbes occupent toujours le même front.

SALONIQUE, 24 août. — Communiqué du quartier général serbe :

A l'aile droite, lutte d'artillerie.

Au centre, l'offensive se développe avec succès; les Bulgares sont refoulés graduellement sur la frontière. On a fait prisonniers 208 soldats bulgares de la 3^e division. Toutes les contre-attaques ennemies à la frontière sont repoussées.

A l'aile gauche, toutes les attaques ennemies sont repoussées.

Les positions fixées par le quartier général sont occupées et tenues par les troupes respectives.

LONDRES, 23 août. — Le correspondant particulier de l'agence Reuter à Salonique télégraphie à la date du 22 courant :

« Les informations concernant la situation au delà du front de la Strouma sont confuses et des plus contradictoires. On possède également très peu de nouvelles de source sûre sur l'état de choses au delà de Sérès, mais le résumé suivant des événements qui se sont déroulés dans cette région aidera sans doute à mieux comprendre la situation. »

« Dans la nuit de jeudi dernier, les troupes bulgares se sont avancées soudainement du sud de Demir-Hissar. »

Un contingent de cavalerie anglaise est parti en patrouille pour reconnaître la force et les mouvements de l'ennemi et notre artillerie de campagne est entrée en action, bombardant les routes et les villages au travers desquels s'effectuait l'avance bulgare. »

« L'ennemi fut tenu en échec pendant plusieurs heures et sa tentative échoua. »

« Les troupes alliées se retireront éventuellement sur leurs lignes de la rive droite de la Strouma, tandis que notre artillerie canonnera l'ennemi s'il cherche à avancer pour occuper les villages dans la plaine. »

L'avance serbe

SALONIQUE, 24 août. — Aucun changement digne d'être mentionné ne s'est produit aujourd'hui.

Une lutte violente se poursuit à l'aile gauche de l'arbo serbe, au nord du lac d'Ostovo.

Les Serbes ont fait de légers progrès entre la Moglena et la Cerna. Un duel d'artillerie se poursuit sur le reste du front.

Nos canons ont bombardé des villages abritant de petites colonnes bulgares, dont quelques-unes ont été repoussées, avançant dans diverses directions à l'est de la Strouma, mais aucune concentration n'a été observée jusqu'ici.

Le pont du chemin de fer sur l'Angistra a été détruit pour empêcher les Bulgares de se servir de la voie ferrée pour leur ravitaillement.

Des irréguliers serbes qui ont entravé l'avance bulgare vers Florina ont réussi à rejoindre le gros de l'armée serbe.

Graves révélations sur les agissements du ministère Skouloudis

ATHÈNES, 24 août. — Le journal l'Athenai a commencé la publication de documents inédits sur les agissements du ministère Skouloudis.

Des premières révélations il résulterait que, pour justifier le maintien de la mobilisation, il aurait fait connaître au roi Constantin que les Alliés refusaient à la Grèce le blé demandé, alors que, au contraire, la déclaration de l'Entente permettait à la Grèce de s'approvisionner en blé pour trois mois.

MM. Skouloudis et Gounaris auraient, en outre, caché à leurs collègues du cabinet d'intéressants détails d'une importance capitale.

BLESSURE LÉGÈRE, par CH. GENTY



Le Loustic. — Ça tombe à pic ! J'avais écrit à ma marraine, j'savais pas quoi lui raconter...

En tournée d'inspection pour une œuvre britannique en France



Lady Rothermere est l'une des dames patronnesses de l'œuvre anglaise pour les Blessés français : *French Wounded Emergency Fund*, fondée en novembre 1914, et qui fournit à nos hôpitaux militaires des pansements, bandages, vêtements, béquilles, etc., grâce aux libéralités de nombreux Anglais et Américains. Lady Rothermere est ici photographiée au cours d'une tournée d'inspection des 550 hôpitaux français auxquels les dons de la Société qu'elle représente sont attribués.

ILS ONT MUTILÉ VERDUN, MAIS NE L'ONT PAS PRIS

UN QUARTIER PARTICULIÈREMENT ÉPROUVÉ



UN IMMEUBLE DONT IL NE RESTE QU'UN PAN DE MUR



UN GROUPE DE MAISONS EN RUINES



LE PONT DE BEAUREPAIRE



UN AGENT DE LIAISON PARCOURT UNE RUE DÉBLAYÉE



L'ÉGLISE DE B...



ASPECT EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE B...



On sait que le maire de la ville de Verdun a été récemment décoré par le tsar Nicolas II de l'ordre de Saint-Georges. Aujourd'hui, un espoir, qui très vraisemblablement sera sous peu confirmé par les faits, est que l'héroïque cité de la Meuse voie suspendre à son blason municipal la croix de la Légion d'honneur. Ce serait la juste récompense d'une résistance sans précédent, où nos poilus tinrent tête à l'ennemi plus longtemps encore que ne dura la guerre de 1870-1871.

Sur le front britannique

LES COMBATS DU 18 AOUT

C'est sur un front de 14 kilomètres — depuis les positions au nord d'Ovillers-la Boisselle jusqu'au sud de Guillemont — que le haut commandement britannique donna l'ordre d'attaque le 18 août. Mais cet ordre comportait une série d'opérations qui devaient se déclencher successivement. Il n'y eut pas une poussée unique sur cette vaste ligne : 6 offensives localisées, s'enchaînant et concourant à la prise de certains objectifs, se succédèrent, de midi à 9 heures du soir.

Point de répit dans la bataille. A peine une affaire était-elle terminée qu'un nouvel engagement était amorcé, ce qui rendait très difficile aux Allemands les glissements de réserves et les envois immédiats de renforts sur les points menacés.

Dans l'ensemble, ce 18 août fut une journée très fructueuse, tant au point de vue du terrain conquis et du matériel capturé qu'au point de vue des pertes infligées à l'ennemi. Voyons ce qui s'est passé en examinant de près les gains et améliorations de la ligne britannique, en parlant de la gauche du secteur indiqué jusqu'au point de jonction avec les troupes françaises, au sud de Guillemont. Cette ligne britannique, avant l'attaque, se trouvait environ à 800 mètres de la lisière septentrionale d'Ovillers-La Boisselle.

Les troupes alliées étaient presque au contact avec les Allemands, qui occupaient un réseau de tranchées puissamment organisées. Si dur que fut ce morceau à entamer, un régiment anglais, après une vigoureuse préparation d'artillerie, se mit à la besogne. De même que lors des journées fameuses du labyrinthe en Artois, l'an passé, les lufes de grenades se multiplièrent bientôt, et dans les couloirs étroits des organisations allemandes se déroulèrent de furieux corps à corps. Les mitrailleuses qui n'avaient point été écrasées par les obus se réveillèrent. Il fallut les réduire une à une au silence. Ces combats durèrent plusieurs heures; un flot allemand, que protégeait une section de mitrailleuses, avait notamment entravé la marche des Anglais. A un moment donné, un drapeau blanc fut agité... Les Allemands se rendaient! Six officiers et 170 hommes non blessés tombèrent ainsi entre les mains de nos alliés, qui, un peu plus tard, s'emparèrent de dix autres mitrailleuses et ramassèrent encore de nombreux prisonniers. Puis ils arrivèrent à s'installer sur une ligne nouvelle située à 1.000 mètres en avant de leur tranchée de départ. Une ardente contre-attaque germanique ne parvint pas à les en chasser.

Sur la droite des Anglais, la ligne qui oblique vers la ferme Monquet, dans la direction sud-ouest-nord-est, était avantageusement rectifiée. Ses petits postes étaient poussés en avant, et la carrière qui se trouve à 300 mètres environ au sud de la ferme était occupée par les Australiens.

On sait quels furent leurs précédents exploits à Puziôres. Ils n'ont cessé d'améliorer leur secteur par des actions de détail, et en cette journée du 18 août, ils se donnèrent encore de l'air depuis la carrière jusqu'à la route d'Albert-Bapaume: ils enlevèrent brillamment plusieurs tranchées allemandes, se portèrent sur les hauteurs au nord du village (ils se trouvent par conséquent à un kilomètre en avant de l'église de Puziôres) et ils dégagèrent complètement le moulin, qui ne leur servait jusqu'alors que de point d'appui avancé. Nous n'entrerons pas dans le détail des lufes qu'ils soutinrent. La troupe des Australiens est en train de devenir légendaire, et leurs aptitudes à organiser vivement le terrain complètent cette ardeur dans le combat.

Sur le front qui s'étend de la route d'Albert à Bazentin-le-Petit, de sérieux progrès furent, à la même date, réalisés par les troupes britanniques. La ligne s'infléchissant fortement vers le sud à cet endroit, elle fut redressée, et ce sont des gains variant de 400 à 800 mètres en profondeur qui furent acquis au cours des assauts du 18 août. Par suite de leurs efforts, la tenaille se dessine progressivement de chaque côté de Martinpuich.

C'est sur la ligne Bazentin-le-Petit (High-Wood) que l'avance fut la moins rapide; toutefois, le peu de terrain qui a été pris de ce côté a été bien défendu et les contre-attaques allemandes ont été brisées par nos alliés de la plus sanglante manière.

Entre High-Wood et Delville-Wood, la lutte revêtit un caractère pareillement acharné et, pas à pas, les troupes britanniques marquèrent une importante avance. Les voici maintenant à trois cents mètres à peine de Ginchy.

A la lisière de Guillemont même, d'opiniâtres combats se déroulent aussi. La carrière abandonnée qui se trouve à l'ouest du village fut enlevée d'assaut. Puis, à travers les ruines et les débris, les partis de grenadiers commencèrent leur travail. Ils parvinrent même un moment jusqu'aux ruines de l'église.

L'état se resserrera de plus en plus autour de ce qui fut le village de Guillemont, où il ne reste plus que des pierres entassées, de jour en jour réduites en miettes par l'artillerie.

Enfin, au sud de Guillemont, un bond en avant, en nous permettant de faire une centaine de prisonniers, nous procura quelques avantages topographiques. En tout, durant cette journée du 18 août, un millier de prisonniers furent renvoyés à l'arrière, tandis que le butin comprenait un matériel considérable de mitrailleuses, de fusils, etc...

Mais il faut ajouter un mot au sujet du bénéfice moral du combat. Il apparaît d'une importance capitale. L'infanterie britannique, qui n'a subi que des pertes relativement faibles le 18 août, prend de plus en plus conscience de sa supériorité sur l'infanterie allemande. Tous les hommes qui ont participé à ces offensives, ceux-là surtout qui n'avaient pas encore été au feu, les recrues de la nouvelle armée, sont revenus avec un moral très élevé. Ils ont tous montré, au cours de ces actions, qu'ils avaient beaucoup plus de mordant que l'adversaire. L'expérience qu'ils acquièrent sur le champ de bataille les fortifie dans cette idée qu'ils sont capables de battre l'Allemand et de le jeter loin de là.

LES PERTES ALLEMANDES sont encore plus lourdes dans la Somme qu'à Verdun

Les Allemands consacrent de très sérieux articles aux opérations de la Somme et s'appliquent à rassurer le public germanique sur l'action des troupes franco-anglaises. Cette offensive continue et méthodique a pour caractère d'atteindre chaque fois l'objectif fixé, en très peu de temps, et de coûter des pertes aussi légères que possible.

Les Allemands, qui ont sacrifié des hommes sans compter pendant les six mois de la bataille de Verdun, voudraient faire croire que la bataille de la Somme a beaucoup éprouvé les troupes alliées.

En réalité, tous les documents prouvent que ce sont les Allemands qui, surpris par la force de l'offensive franco-anglaise, ont eu leurs unités fortement éprouvées.

En voici quelques exemples :

Le 32^e régiment a subi, du 2 au 10 juillet, dans la région de Biaches et de Flaucourt, des pertes si lourdes que le 1^{er} et le 3^e bataillon ont été pour ainsi dire détruits et que le 2^e, qui n'avait été engagé que le 9, reste à l'état de squelette. On peut évaluer le total des pertes subies par ce régiment à 1.800 hommes, dont 900 soldats et 17 officiers ont été faits prisonniers. Le total de l'effectif avant l'attaque était de 2.500.

Le 3^e bataillon du 176^e perd, le 4^{er} juillet, dès le premier choc, 100 hommes tués ou blessés; 200 prisonniers dont 2 officiers, le reste du bataillon évacué ses positions.

En quelques heures, le 6 juillet, du fait de notre artillerie, une compagnie du 22^e régiment de réserve perd 80 hommes, la 4^e compagnie du 23^e de réserve en perd 60 pendant le même laps de temps.

Le 4^e régiment de grenadiers (3^e régiment de la garde) a perdu les deux tiers de ses effectifs et a été renvoyé à Bapaume, le 12 juillet. N'ayant plus de réserves disponibles, pour permettre sa réorganisation, le commandement allemand décide que les trois bataillons seront fondus en un seul et renvoyés sur le front le 14 juillet.

D'autres renseignements prouvent qu'au sud de la Somme tous les bataillons allemands placés en réserve ont été engagés le 1^{er} juillet. Le 8 juillet il ne restait à peu près plus rien de ces unités qui ont été capturées ou anéanties, soit dans la première position, soit entre la première et la deuxième position.

Parmi les divisions retirées après courte apparition sur le front de la Somme, on peut citer : La 7^e et la 8^e division (4^e corps), engagées le 14 et 16 juillet, ont été retirées le 29.

La 121^e division, engagée le 30 juin, retirée le 5 juillet. La 123^e division, engagée le 10 juillet, retirée le 28 juillet.

Cette usure est plus grande, proportionnellement, que ce qu'elle a été à Verdun.

En résumé, au cours de cette offensive, qui dure depuis 50 jours, les Allemands ont engagé sur le front de la Somme 40 divisions, c'est-à-dire autant que les Français pendant les cinq mois de la bataille de Verdun.

Les pertes prussiennes s'élèvent à 3 millions d'hommes

ROTTERDAM, 24 août. — Les dix dernières listes des pertes de l'armée prussienne viennent de paraître; elles mentionnent un total de pertes supérieur à toutes celles enregistrées pendant les périodes correspondantes, depuis le début de la guerre.

Le nombre des tués, blessés et disparus s'élève à 79.278.

Jusqu'à présent, 609 listes prussiennes ont été publiées; elles forment un total de pertes s'élevant à 2.090.665 hommes.

La question de la dot pour la Femme.

Il semble que les circonstances actuelles aient eu d'autres conséquences heureuses celle de détruire bien des préjugés. Témoin les articles parus récemment sur la question du mariage et qui dénotent un état d'esprit tout à fait nouveau.

Jusqu'à présent, dans le mariage, l'argent et les convenances de famille passaient avant le penchant et l'harmonie des caractères. Cet ordre anormal des choses paraît, fort heureusement, avoir de sérieuses tendances à se transformer. L'homme — puisqu'il est entendu que l'homme est le grand coupable — découvre maintenant chaque jour chez la femme qui le soigne, qui le console, tant de qualités jusqu'alors ignorées de lui, qu'il finit par reconnaître que la fortune n'est pas la chose principale; la parole du poète latin lui revient à l'esprit : « Honneur et vertu, voilà la plus sérieuse dot d'une fille ». Mais il convient de compléter cet adage ancien en disant : « Honneur, vertu et santé », car la santé à une époque où la collaboration de la femme est si nécessaire, est le capital le plus précieux.

Nous nous adressons donc à vous, jeunes filles, pour vous dire : Que vous faut-il, avant tout, pour être bien portantes? Il vous faut un sang pur, riche, vigoureux. Il faut aussi veiller à ce que vos nerfs ne vous dominent pas, ne se détraquent pas à la moindre commotion. Vous ferez donc sagement, pour acquiescer en toute certitude la santé qui complètera votre dot, de faire de temps à autre, aux changements de saisons, lors d'une fatigue persistante, une cure de Pilules Pink qui régénérera votre sang et tonifiera vos nerfs. Rappelez-vous que les Pilules Pink sont le grand remède contre l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, les maux d'estomac. Elles ont le pouvoir de donner au visage et au regard la fraîcheur et l'éclat qui constituent le plus grand charme de la femme.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin 23, rue Ballu, Paris; la boîte, 3 fr. 50; les six boîtes, 17 fr. 50, franco.

LE MÉCONTENTEMENT EN ALLEMAGNE

Désordres à Hambourg

LONDRES, 21 août. — On mande d'Amsterdam au Daily News :

« Depuis trois jours une vive agitation a lieu dans le port de Hambourg.

« La police, surprise, a été incapable de l'apaiser. Il est possible aussi qu'elle ait eu le désir de ne pas réprimer brutalement des désordres qui avaient pour cause la faim et pour but de manifester en faveur de la paix.

« Des mesures militaires rigoureuses purent seules venir à bout de l'émeute.

« Personne dans la ville n'est autorisée à sortir après la chute du jour. »

Tentatives de déraillement

en Prusse occidentale

ZURICH, 24 août. — Selon le Berliner Tageblatt, par deux fois de gros morceaux de fer ont été placés sur la voie ferrée Strasbourg-Soldau (Prusse occidentale) pour provoquer le déraillement des trains.

Grâce au personnel des accidents furent évités.

La direction des chemins de fer promet une récompense de 500 marks à celui qui arrêtera ou fera arrêter les malfaiteurs.

JUSQU'À QUAND ?

Un nouveau massacre d'Arméniens

LONDRES, 24 août. — Le Times annonce qu'un nouveau massacre d'Arméniens a eu lieu dans le Taurus, près du tunnel de Bozanti, où 12.000 ouvriers arméniens environ avaient été rassemblés pour travailler sous la surveillance d'Allemands.

Vers la fin de juin, dit le correspondant du Times, une quarantaine d'hommes furent massacrés avec des raffinements de cruauté. Puis des familles furent chassées, les hommes dans une direction, les femmes et les enfants dans une autre, mesure qui fut suivie de nouveaux massacres.

Les fonctionnaires turcs, dont le chef est le gouverneur d'Adana, beau-frère d'Enver pacha, reconnaissent que « quelque chose s'est passé dans ces parages » (sic).

LES SPORTS

EDUCATION PHYSIQUE

Les enquêtes de « Sporting ». — Continuant les enquêtes sur la question des Sports et de l'Education physique, notre confrère Sporting enregistre cette semaine les réponses de M. Joseph Denais, député de Paris, qui dit entre autres ceci :

« Cependant, il faut que le corps se développe. C'est là que la pratique du sport s'impose, si on l'entend dans le sens le plus large, sans aucune discipline exagérée. »

Le bâtonnier des avocats, M. Henri Robert, s'exprime sur la question comme il suit :

« C'est grâce aux sports que nos jeunes soldats ont pu rivaliser de courage, d'entrain et d'endurance avec leurs glorieux aînés. »

LES CONTES D'EXCELSIOR

GAVAROT

Comme type, ce Gavarot est un être dans mon genre, avec une pâteuse figure à sentiment, de bons yeux couleur chocolat qui n'en finissent plus d'aimer tout chacun, un caractère taillé dans de la brioche et une loyauté qu'on ne trouve plus que chez le chien. Avec cela, on a tout ce qu'il faut pour être volé, surtout si on est propriétaire. Ce bon Gavarot!... Demandez-lui donc un peu des nouvelles du petit homme qui lui a loué ses terres! Faites-vous raconter l'histoire du cochon!... J'avais promis de n'en parler à personne. Mais « parler » et « écrire »... c'est deux.

Donc, ce jour-là, Gavarot, qui en avait assez des champs, songea à se rattraper avec les bêtes, et parla d'élever un cochon. Le petit homme sauta sur l'idée : « Il se nourrira de vos eaux grasses sans vous rien coûter; et vous ne vous apercevrez de lui que lorsqu'il sera en saucisse. Je me charge de vous l'amener gratis jusque dans le plat. J'en garantis le poids sur mon honneur. Mais il faut une bête sérieuse... pas une tête folle... quelqu'un bien décidé à s'engraisser pour vous jusqu'à vous faire crever à coups de boudins. Il n'y a que la foire de Saulieu qui peut nous procurer l'honnête vrai cochon qu'il vous faut. Droit demain, j'y vais. Mais payez voire un peu le voyage! »

Et le petit homme fit comme il le disait. Il revint dix jours plus tard, en trainaillant de méchante humeur une fin crapuleuse de ribote, et en ramenant un misérable porcelet qui en était encore aux couinements de chien. Le petit homme eut l'air de le sortir de sa poche. Mais il en parla glorieusement. A l'en croire, ce méchant nourrin, gros comme un demi-lapin, était une des grosses bêtes de la foire : « ...Il tirait l'œil de tout le monde... On me l'a fait cent dix francs. Mais, à force de payer des quatre heures, je l'ai eu pour cent cinq francs. Seulement, j'ai mes frais à payer. »

Tout payé, le petit cochon revenait à deux cents francs passés. Gavarot, assombri, paya. Et on commença de lui élever sa bête.

La vie de château vous donnerait une faible idée des exigences que le petit homme prêtait au cochon. Rien de trop bon pour celui-ci. Pour mieux nourrir sa bête, le petit homme dévastait toute la maison Gavarot. Sous prétexte de rester, il raffait des demi-rôtis à la fois, vidait le garde-manger et traquait le grenier jusqu'en ses derniers oignons. « Tout cela fera ventre », disait-il, en parlant du cochon, mais en songeant à lui-même.

Quand les Gavarot rentrèrent en ville, ce fut bien autre chose. Le cochon prit un appétit terrible. Puis il eut une petite maladie... « une fièvre légère qui le tient éveillé toute la nuit. Il faut le veiller comme un enfant ». Cette veillée-là coûta à Gavarot cent sous chaque nuit, pendant deux semaines. Cela coïncida avec une quinzaine de jours que le petit homme passa dans l'arrière-café de chez Thienesson, à se saouler jour et nuit avec d'anciens messagers qui avaient mangé chevaux et voitures.

Tout cela eut de forts résultats. Où était-il maintenant l'ancien petit nourrin espiègle et souffreteux, qui levait sa légère figure pointue sous un gras capuchon d'oreilles?... Acheté à la Saint-Martin, à la Saint-Vincent petit cochon était déjà grand, près de taille, et malin comme un singe. A Pâques, il faisait la forte bête et la forte tête. A la Saint-Roch, c'était une sorte de monstre néronien.

Gavarot, qui se souvenait de l'avoir vu enfant, s'y intéressait avec une douceur inquiète et parlait déjà vaguement de le tuer. Mais le petit homme, fou d'orgueil, parlait d'en faire un phénomène inouï. Gavarot se laissa gagner aux folies. On fabriqua des eaux archi-grasses; et on ne mangea plus que pour avoir des restes.

C'est là-dessus que Gavarot eut l'idée de faire son compte. A combien le cochon lui revenait-il?... Il recula épouvanté devant des nombres à quatre chiffres, qui lui mettaient à près de deux louis chaque livre de son futur saucisson... Gavarot se décida donc à tuer « son » cochon.

« Votre » cochon!... clama le petit homme. Eh bien! mon garçon!... vous avez du toupet d'appeler ça « votre cochon!... »

Et il se fâcha tout rouge. Gavarot aussi. Il y eut une discussion à laquelle tout le quartier vint assister, avec des hommes à pioches, des femmes à fourches et des vieux à pipes. Le petit homme invectivait et hurlait. Gavarot brandissait un calepin avec des comptes dedans. Mais déjà les fourches hostiles se dressaient vers cette « comptabilité d'huissier ».

Alors, tragique et exaspéré, le petit homme voulut achever la défaite de son adversaire. « Nous allons bien voir à qui il est, le cochon!... C'est lui qui va

nous le dire! » Et soudain calmé, sûr de lui et fort de son droit, il entra dans la « soue ». Les fourches, les pioches et les pipes se rapprochèrent et firent le cercle.

Le petit homme commença par gratouiller le dos du cochon. D'abord sombre et grognon, l'animal commença de s'humaniser peu à peu. Le petit homme lui tapait de grandes claque amicales sur les flancs. Le cochon en ronchonna, en grogna. Le petit homme le secoua cordialement à pleines mâchoires : « Mords donc, si tu poses, hein!... sacrifiant!... Hein!... Je te tiens-t'y, gueur!... » Et le cochon secouait sa tête comme un gros lion jovial. « Ah! tu fais le fanfaron, hein!... grigne-dent!... » Puis ce furent des amitiés : « Oh! que t'es grimacier!... O comédien, va!... C'est fûté comme une fille, ça!... » Charonillé sous le ventre, le cochon se coucha sur le côté. Le petit homme lui gratta le pis. Et le cochon en avait des couinements gargonillants, des grognements grassouilleux. Il plissait ses petits yeux bêtes. « Dis voir à qui tu es ? » lui murmurait doucement le petit homme. Et le cochon répondait avec amitié, en un murmure ronronnant. « A moi! hein! » faisait le petit homme. « Ouou-ou », disait tendrement la grosse bête.

Le petit homme se retira discrètement, tandis que le cochon, couché, fermait les yeux dans un affectueux assoupissement.

« A vous, Monsieur Gavarot! » fit froidement le petit homme, d'un grand geste qui montrait... Et Gavarot, la frousse au cœur, entra à son tour chez la bête. « Eh bien! l'ami! » fit-il d'une énorme voix, où tremblait sa peur.

« Il faut savoir parler aux bêtes. Il ne s'agit pas de leur dire « Eh bien! mon ami!... », et de croire que ça suffit pour qu'elles vous sautent au cou. Le cochon de Gavarot dressa la tête, regarda l'intrus, et soudain se mit furieusement debout. Gavarot fut culbuté. Il vit, comme en un éclair, des yeux furibonds... une grande gueule de requin... tout un monde de dents... Il hurla, épouvanté... Des bras le saisirent, l'arrachèrent, fermèrent la porte, derrière laquelle il y avait la ruée rageuse de l'énorme bête et ses clameurs de brute... »

« La cause était jugée. Le petit homme tua en paix « son » cochon. Gavarot en sentit de loin griller le boudin, et il n'en connut l'andouille qu'au goût de la fumée.

« Pauvre Gavarot!... Aux dernières nouvelles, je l'ai connu bien triste. Il n'a plus le sou. Ses vignes sont en friche. Mais les gens du pays ne lui pardonnent pas de s'être ruiné. « C'est exprès, disent-ils, c'est pour ne plus nous faire travailler!... C'est pour nous enlever le pain de la bouche!... »

Et le petit homme clame sa fureur :

« Des crapules comme ça... ça ne devrait pas leur être permis d'être pauvres!... »

Gaston Roupnel.

Nouvelles parlementaires

L'état sanitaire de l'armée d'Orient

Nous avons dit hier que la commission de l'armée s'était préoccupée, dans sa séance de mercredi, de l'état sanitaire de l'armée d'Orient, où il y a eu notamment, en outre des maladies causées par la chaleur, de trop nombreux cas de malaria, ou fièvre paludéenne, causée, comme on sait, par les piqûres de moustiques. Les moustiques ont, en effet, terriblement incommodé nos hommes, spécialement sur les bords du Vardar.

On signale à ce sujet qu'en certains secteurs de cette région les moustiquaires ne sont pas assez nombreuses pour qu'il soit possible d'en munir tous les soldats qui en auraient besoin.

Les crimes allemands

M. Bouyssou, député des Landes, vient d'informer le président du Conseil qu'à l'exemple de ce qui s'est passé à la Chambre des Communes, il lui posera dès la première séance de la Chambre une double question :

1° Sur les mesures qu'on pourrait prendre immédiatement pour la sauvegarde de nos malheureux compatriotes de la région de Lille déportés par les Allemands; 2° Sur le principe des sanctions à venir qu'il conviendrait d'appliquer à tous les criminels allemands, depuis le kaiser, responsable, jusqu'au plus petit de ses lieutenants.

A la Commission sénatoriale de l'armée

La Commission sénatoriale de l'armée s'est réunie sous la présidence de M. Clemenceau.

M. Henry Bérenger a informé la Commission qu'il avait reçu du ministre de la Guerre la communication intégrale du dossier relatif à l'organisation de la défense de Verdun et qu'il déposerait incessamment à ce sujet un second rapport général devant la commission.

M. Henry Chéron a rendu compte des visites commencées par les délégués de la sous-commission du ravitaillement dans les entrepôts d'effets et magasins de réserve générale, en vue de vérifier les mesures prises pour la saison d'hiver.

La Commission a ensuite entendu M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat de l'Artillerie, sur le rapport de M. Charles Humbert relatif aux fabrications d'artillerie.

Faits divers

PARIS

Est-ce un crime ? — Avant-hier on a trouvé morte dans le logement qu'elle occupait 50, rue Sadi-Carnot, à Bagnollet, Mme Marie Fournaud. Son corps était couvert de sang.

La cause de la mort n'a pas été, jusqu'ici, nettement établie. Toutefois, les premières constatations auxquelles a procédé le commissaire de police laissent supposer que Mme Fournaud a été victime de violences.

Le cadavre a été transporté à la Morgue aux fins d'autopsie.

Un tramway qui déraile. — A 8 heures, hier matin, le tramway 41 de la Compagnie de l'Est-Parisien, se dirigeant sur la porte de Versailles, a déraillé en face du numéro 72 de la rue Croix-Nivert.

Il a renversé une voiture que le choc a fortement endommagée, et a causé également des dégâts importants à deux boutiques contre lesquelles il s'est abattu.

Par bonheur, aucun accident de personnes ne s'est produit.

DEPARTEMENTS

Victimes d'un éboulement. — NIMES. — La nuit dernière, aux mines Fontanes, à Alais, deux mineurs, Charles Duflos, quarante-six ans, et Henri Escaffre, quarante ans, ont été tués par un éboulement. Les deux victimes étaient mariées et pères de famille. Duflos laisse sept enfants.

Un drame de famille. — RENNES. — Le nommé Constant Brunet, âgé de vingt-quatre ans, habitant à Romagné, a tué son beau-père, M. Legendre, âgé de cinquante-huit ans, à la suite d'une discussion de famille. Le meurtrier a été arrêté.

L'escroquerie aux paquets

Louis Etot Vité, peintre-décorateur, originaire du Pas-de-Calais, se livrait à un trafic aussi malhonnête que dangereux. Tous les jours, il se rendait à la gare du Nord, abordait des militaires des régions envahies arrivant en permission, leur proposait de les conduire à des Œuvres où des paquets leur seraient remis. L'offre était généralement acceptée et Vité conduisait un compatriote successivement dans trois établissements de bienfaisance en ayant soin de faire laisser au soldat le deuxième des paquets qu'ils récoltaient dans un café où Vité, repassant le premier, venait le prendre. Le 21 avril, il n'eut pas de chance : le soldat Pellé, du 108^e d'infanterie, ainsi dupé, le retrouva et le fit arrêter. Hier, la huitième chambre a condamné l'indélicat réfugié à six mois de prison.

Liebknecht condamné en appel à quatre ans de réclusion

AMSTERDAM, 24 août. — Un télégramme de Berlin annonce que le conseil de guerre supérieur a condamné le docteur Liebknecht à quatre ans et un mois de servitude pénale, à l'expulsion de l'armée et à six ans de privation des droits civils pour tentative de trahison en temps de guerre, désobéissance grave et résistance aux autorités.

Le télégramme ajoute :

« Cette peine, plus sévère que celle qu'avait infligée le premier tribunal, est justifiée, puisque Liebknecht viola les droits du citoyen et du soldat de la manière la plus grave au détriment de la patrie menacée. Liebknecht reconnaissait lui-même qu'il espérait affaiblir la puissance militaire de l'Allemagne par la distribution de pamphlets et par l'organisation de manifestations. »

Suicide du directeur de la « Banque Centrale Anversoise »

AMSTERDAM, 24 août. — La *Belgische Dagblad* apprend d'Anvers que l'Allemand Buxweiler, directeur de la Banque Centrale Anversoise, s'est suicidé dans un hôtel de la ville d'Anvers.

Buxweiler était un Allemand qui avait fait fortune à Anvers, et, lors de l'invasion de la Belgique par l'Allemagne, il fut un des premiers à plaindre le sort que subirait la Belgique par suite de cette invasion, et il tenta d'influencer les autorités anversoises en vue de la reddition de la ville.

Communiqués

Sont arrivés au Grand Hôtel de l'établissement thermal de Vittel :

Son Altesse Mme la princesse Murat et sa suite ; M. Gourd, président de la chambre de commerce de New-York ;

M. Noblemoine ; Mme de Fleury, de l'ambassade de France à Londres ; Général et Mme Julien ; Vicomte de Pontavice ; M. et Mme Thome ; M. Ricome.

Le Gagne-Pain des Mutilés (Croix Verte), 98, rue de Richelieu, téléph. Central 75-57, servit reconnaissant à tous les employeurs, tant à Paris qu'en province, de bien vouloir lui signaler les places qu'ils pourraient mettre à la disposition des soldats mutilés réformés de la guerre.

ECOLE Boulevard Poincaré, 19 **PIGIER**
Rue de Rivoli, 68
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. la princesse Henry de Battenberg, sœur de feu Edouard VII, a traversé Paris, se rendant à Santander auprès de S. M. la reine d'Espagne, sa fille.

CORPS DIPLOMATIQUE

S. M. M. Paul Cambon, ambassadeur de France en Angleterre, est rentré à Londres avant-hier.

Le docteur Mario Azevedo, ministre plénipotentiaire de la République Argentine à Madrid, sera prochainement élevé à la qualité d'ambassadeur et deviendra le premier ambassadeur de l'Amérique latine en Europe.

S. M. M. Hildard, ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, est de passage à Bordeaux, venant de Saint-Sébastien.

MARIAGES

Au temple de l'Oratoire, a été célébré, dans l'intimité, le mariage de M. Louis Reichien, ingénieur, lieutenant au 4^e tirailleurs algériens, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Suzanne Berger-Levrault.

On annonce le prochain mariage du vicomte Etienne de Rosta, fils du vicomte Alfred de Rougé et de la vicomtesse, née de Malartie, avec Mlle Agnès d'Antheims, fille du comte Charles d'Antheims, décédé, et de la comtesse, née des Cars.

Nous apprenons les fiançailles de Mlle Palluat de Besset, fille du comte Palluat de Besset et de la comtesse, née d'Huillier, décédée, avec le comte Robert Desvernay, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils de feu le comte Desvernay et de la comtesse, née Franchet d'Espèrey.

NAISSANCES

La comtesse Camille de Prelma, née de Orestis de Castelnuovo, a mis au monde une fille qui a été nommée Marie-Elizabeth.

Mme A. de Sautel, née Vuillemin, femme du capitaine au front, est mère d'une fille : Simone.

DEUILS

La fédération paroissiale d'Enghien ont été célébrés, hier, les obsèques de notre regretté confrère Raymond Bouthiers, en littérature Jean Thoul. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Colombes.

Nous apprenons la mort :

Du capitaine Jean Romain-Desfossés, commandant une compagnie de mitrailleurs d'un régiment colonial, mort pour la France, deux fois cité à l'ordre du jour.

De Mme Germaine Raty, décédée en territoire envahi, à Saulnes (Meurthe-et-Moselle), veuve de M. Gustave Raty, maître de forges, président des Ancêtres de Longwy, un des principaux créateurs de la Métallurgie de l'Est.

De M. Eugène de Gressot, mort à Braune en service commandé, fils du baron de Gressot, chef d'escadron de cavalerie en retraite, et de la baronne, née de Rabinet de Plas.

Du R. P. Félix Hocquin, missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, mort des suites de fièvres contractées à Salonique.

Du commandant Bontie, des chasseurs alpins, mort pour la France, à quarante-six ans. Il avait épousé Mlle Lorieux.

De M. Ernest Bordiner, décédé à Fontainebleau, à quatre-vingt-sept ans, beau-père de M. L'Espagnol de La Trémerye.

De l'aspirant Jacques Lethellieux, fils de M. Lethellieux, l'éditeur bien connu, mort pour la France âgé de dix-neuf ans. Son frère aîné a été tué en septembre 1915.

De l'adjudant Maxime Ferrandi, du 303^e d'infanterie, mort pour la France âgé de vingt ans.

Du maréchal des logis Robert Laune, du 6^e d'artillerie, engagé volontaire, décoré de la croix de guerre, mort, âgé de vingt ans, des suites de ses blessures.

De M. Auguste Hanafous, un des huissiers les plus estimés du Palais-Royal, qui a succombé à la douleur que lui avait causée la mort de son fils, tombé devant Verdun.

De Mme Escallier, belle-mère du commandant de Parserval et mère de Mme de Montferrand.

De Mme veuve César Castelli, mère de l'ancien conseiller municipal de Nice, décédée en cette ville à soixante-trois ans.

De Mme Antony, décédée à La Turbie, mère du juge au tribunal d'Alger.

De Mme Francisco de Gagnon, née de Navarrete, décédée à New-York, à quatre-vingt-sept ans, belle-mère de Mme Emma Eames.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

THÉÂTRES

Le cinéma n'est pas un pont de tout repos. — Le lieutenant Croze, du service cinématographique de l'armée, et le soldat Quinlin ont été, tout récemment, ensevelis par l'explosion d'un gros obus alors que, sur le front, en première ligne, ils « tournaient » un bombardement. Au péril de leur vie, le soldat Baye, opérateur, et le soldat Queste, du service photographique, allèrent dégrader le lieutenant et son compagnon, pendant que les marmottes éclataient autour d'eux.

Les opérateurs des services photographique et cinématographique de l'armée appartiennent au service auxiliaire.

Pour le cinéma français. — Le comité de l'Amicale des Artistes de Cinéma, dans sa dernière séance, a émis le vœu « que les pouvoirs compétents interviennent pour protéger d'une façon efficace le commerce français dont la cinématographie représente à l'heure actuelle une des branches les plus actives et demande que des mesures de réciprocité soient prises à l'égard des pays étrangers » ayant établi des prohibitions et des taxes contre les films français.

« A l'heure grave que nous traversons, et au moment où de toutes parts il est déjà question de l'« après-guerre » et de la lutte économique qu'il faudra soutenir contre la concurrence étrangère, le comité de l'« Amicale des Artistes de Cinéma » est convaincu que ce n'est pas en vain qu'il fait appel aux pouvoirs publics pour leur demander de protéger non seulement l'industrie cinématographique française, mais encore tous les travailleurs du film qui réclament, pour eux comme pour tous, la liberté du travail. »

CINEMAS

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés).

La Direction de l'OMNIA de bluffe jamais ; quand elle a dit : « Venez voir *Forfaiture*, c'est un film extraordinaire », elle a dit la vérité, et *Forfaiture* a connu le triomphe. Il en sera de même de *Molly*, grand film américain qui paraît au programme de l'OMNIA et qui sera un immense succès. Joué par une étonnante artiste, Miss Mary Pickford, ce film est sentimental, dramatique, et peut être vu par tout le monde ; il plaira aux grandes personnes comme aux enfants.

Bien d'autres choses sont à voir au programme de l'OMNIA, notamment les actualités militaires. Mais *Molly* seule, et c'est assez pour amener la foule des amateurs de beaux films.

Beaucoup de clients venant encore pour voir *Forfaiture*, la direction fait savoir que ce film est donné au Select, 27, boulevard des Italiens.

LE GAUMONT-PALACE ANNONCE SA REOUVERTURE POUR LE VENDREDI 1^{er} SEPTEMBRE

Après quelques semaines de fermeture, le splendide établissement du boulevard de Clichy annonce sa prochaine réouverture fixée au vendredi 1^{er} septembre.

Le grand public parisien, fidèle habitué du GAUMONT-PALACE, verra en foule applaudir ses ruses préférées.

Tant par son élégance que par sa belle ordonnance, le GAUMONT-PALACE aura son aspect de gala. Pour les débuts de la saison, la direction s'est assurée une série de programmes hors de pair, et tout a été mis en œuvre pour faire de la soirée de réouverture un succès dont le GAUMONT-PALACE est coutumier.

A partir du 28 courant, local. 4, r. Forest. Tél. Marc. 16-73.

VENDREDI 25 AOÛT

Opéra-Comique. — Samedi, à 8 heures, *Madame Butterfly*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 45, *la Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *Garde à vous* ; sketch.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonnier des Hommes bleus*, etc. (Matinées mercre. et dim.). Marigny. — A 8 h. 40, *Tamara*.

Comœd-Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche (dimanche matinée), à 8 h. 15, *le Chemineau*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *les Oubliés* (tous les soirs sauf lundi, matinées jeudi et dimanche).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *La Cagnotte*. Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *le Voyage en Chine*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*. Vaudeville. — A 8 h. 30 et 8 h. 45, *Salonique*, *l'Offensive* française sur la Somme, etc.

Il ne se trompait pas...

Une pensée traversa son esprit...

Si c'était Lui !

Il se jeta sur le drap, en souleva un coin...

Un cri effroyable déchira sa poitrine...

Il tomba, d'un bloc, à la renverse, en hoquetant :

— Li-Pou-Fang !... Li-Pou-Fang !... C'est lui !... Mort !...

Et il ajouta dans un sanglot :

— Maudit !... Oui, c'est que je suis maudit...

Deux hommes, deux serveurs de Li s'étaient portés au secours de Julius évanoui et le transportèrent en toute hâte hors du domaine...

Mais son évanouissement devait être de courte durée.

En effet, bientôt il rouvrit les yeux, gigota et se mit sur pieds...

Comme les deux hommes se disposaient à faire demi-tour, Widderski les arrêta, de sa poigne puissante, les ramena tout contre lui et leur glissa à l'oreille :

— Vous étiez au service de Li-Pou-Fang... Je vous reconnais... dites-moi comment le feu a éclaté.

L'un des deux hommes conta que c'était la foudre, tombant en trois endroits différents.

Widderski douta, mais l'homme affirma.

Il affirma aussi, — car il avait été de ceux qui avaient tenté de sauver quelques-unes des merveilles entassées dans les sous-sols, — que le nain condamné par Li-Pou-Fang avait dû être délivré par le feu du ciel... En tout cas, on n'avait pas retrouvé trace de lui et la foudre, en tombant sur le dieu de mort, avait délivré le captif...

Widderski conclut :

— Et c'est donc lui que l'on a aperçu se jetant sur Li-Pou-Fang... le terrassant... le traînant jusqu'au bord de la fournaise...

« Ah ! malheureux que nous sommes !... Li-Pou-Fang mort... Arvinson vivant et libre, c'est pour

ainsi dire comme la fin de notre règne !... Ce qu'il faut à tout prix, c'est que j'empêche mon fils de se rencontrer avec ce nain maudit !...

« Allons !... du sang-froid !... Avec du sang-froid, rien n'est jamais tout à fait perdu... »

Il se hâta vers son auto et se fit conduire chez son fils...

Mais, comme bien on pense, il trouva porte close.

Sortant un passe-partout, il s'introduisit dans le pavillon, en parcourut toutes les pièces, de la cave au grenier, et repartit quelque peu décontenancé...

Soudain, l'idée lui vint d'aller trouver Tchéou...

— Oh ! mais oui, fit-il en se frappant le front, je viens d'avoir une idée de génie, tout simplement... William, — c'était son chauffeur, — conduisez-moi à Argirh-Cily... et vite.

La voiture démarra d'un bond désordonné.

Affalé sur les coussins, Julius, en se frottant les mains, machonnait :

— Mais oui... il n'y a pas autre chose à faire... Tchéou hypnotise mon fils et lui ordonne d'avoir à lui amener ce petit bandit de Jack Arvinson... et le tour est joué... C'est enfantin... On fait disparaître Jack... et on réveille mon fils qui ne se souvient de rien !...

Il savoura, pendant la petite demi-heure que dura la course, toute la joie criminelle qu'il ressentait, rien qu'à la pensée que Jack allait certainement lui retomber dans les pattes...

Lorsque sa voiture s'arrêta devant la demeure d'Argirh, il sauta prestement à terre, courut jusqu'à la loge du portier, se fit ouvrir et commanda qu'on allât immédiatement quérir Tchéou...

Le domestique chinois s'élança, telle une flèche. Resté seul, Widderski, le bras tendu dans un geste solennel, balbutia :

— Je te vengerai, Li-Pou-Fang... Je te le jure...

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 25 AOÛT 1946

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXXVII

Où Widderski commence à perdre de sa superbe un peu trop hache

— Vous avez tort... Ce nain existe... Ce nain haïssait Li-Pou-Fang... qui sait si ce n'est pas lui qui a occasionné la catastrophe ?... Li l'avait condamné à mort... Li a pu être trahi... Ah ! tremblez que ce ne soit pas là la vérité.

Et il ajouta à voix basse :

— Jack Arvinson libre !... Jack Arvinson contre nous !... Ce serait terrible !... Il ne le faut pas...

Et Widderski, épongeant son front ruisselant, se porta plus avant vers le brasier...

Mais soudain des cris, des lamentations, des jérémiades éclatèrent, montèrent, bondirent d'écho en écho, nappes de vagues qui bientôt déferlèrent aux pieds du Boche.

Une centaine de personnes, geignant abominablement, trottaient, couraient, se traînaient derrière quatre hommes portant par les quatre coins un drap de soie dans lequel avait été enveloppée quelque chose que Julius devina, tout de suite, être un cadavre humain...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

90 francs suivant qualité. La paille de blé vaut 70 à 80 francs; celle d'avoine, 50 à 60 francs; de seigle, 42 à 45 francs, le tout aux 104 bottes de 5 kilos franco Paris. L'armée réquisitionne partout les pailles.

METALLS A LONDRES

Cuivre Chili disp., la tonne de 1.016 kilos, 110; liv. trois mois, 107 1/2. — Electrolytique, 128. — Etain comptant, 169 1/2; liv. trois mois, 170 1/2. — Plomb anglais, 31. — Zinc comptant, 55. — Argent, l'once, 31 gr. 1.035, 31 d. 5/8.

La Bourse de Paris

DU 24 AOUT 1916

Marché un peu plus hésitant par suite de la continuation des réalisations qui ne trouvent pas aussi facilement que précédemment leur contre-partie, les affaires étant plus calmes aujourd'hui.

Nos rentes se retrouvent sans changement, le 3 0/0 à 63,55, le 5 0/0 à 80,55. Peu ou pas de négociations dans le groupe des fonds étrangers.

Du côté des établissements de crédit, les variations de cours sont très peu sensibles : la Banque de France se tient à 5.400, le Crédit Foncier à 775, le Comptoir d'Escompte à 805. Il en est de même aux grands Chemins français, où le P.-L.-M. se retrouve à 1.095, l'Orléans à 1.210, l'Ouest à 726. Lignes espagnoles réalisées.

Par ailleurs, notons une nouvelle avance du Suez à 4.920. Rio inchangé à 1.770.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,11; Suisse, 111; Amsterdam, 212 1/2; Pétersbourg, 182 1/2; New-York, 390; Italie, 91; Barcelone, 555 1/2.

La Bande molletière
"THE PRATIC"
ne s'effiloche pas. — En vente partout.

GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

DEMANDEZ
LA TOURISTE
BANDE MOLLETIÈRE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule
en
TROIS COURBES
s'adaptant aux trois parties
de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui
supprime tout glissement sans serrer le mollet.
REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE
UNE
SEULE COURBE
qui glisse toujours,
d'où obligation de
trop serrer le mollet.
La Touriste, 1^{re} qualité : Marque Or; 2^e qualité : Marque Rouge.
En Vente dans les Grands Magasins et Bonnes Maisons
de Chaussures, Nouveautés, Sport, etc.
Gros : La Touriste, Paris.

Plus encore
qu'en
temps de paix,
les
qualités
du
Carburateur
ZÉNITH
sont appréciées pour tous les avantages
qu'il donne aux milliers de véhicules de
toutes formes et de toutes puissances qui
sillonneront les routes du front.
Société du Carburateur ZÉNITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Fenillet, LYON
Maison à PARIS : 15, rue du Debarcadere
Usines et succursales : LYON,
PARIS, LONDRES, BRUXELLES,
LA HAYE, MILAN, TURIN, DE-
TROIT, GENEVE, NEW-YORK.
Le siège social de Lyon répond
par retour à toutes demandes de
renseignements d'ordre technique
ou commercial.
Envoi immédiat de toutes pièces.
Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Adjudication, Elude M^r Goussier, not. Paris, 5 sep-
tembre 1916, 2 h. préc. Fonds d'Exploit. des Marques de
MÉDICAMENTS Spéciaux et Produits
hygiéniques de M.
au Mans, 66, rue du Pavillon, M. à
O. DUBOIS, prix pouv. être baiss. 400.000 fr.
S'adresser à M. Alex. GAUT, administrateur de So-
ciétés, 16, rue de l'Arcade, Paris, et audit notaire.

ASTHME
Soulagement et Guérison **ESPIO**
par les Cigarettes ou le Poudre
1 fr. le B^e Toutes Pharm. — 20, rue St-Lazare, Paris.
Vigier la signature de J. ESPIO

PilePOL RECHARGEMENT, broche 100%,
1.75 av. Solvay, N^o 1, Paris.
CRISTEL, ing. r. Pérou, Rouen.
Rechargeur de pile accept. par l'Etat.

LE RETOUR D'AGE
Toutes les femmes connaissent les
dangers qui les menacent à l'époque du
RETOUR D'AGE. Les symptômes
sont bien connus.
C'est d'abord une sensa-
tion d'étouffement et de
suffocation qui étirent la
gorge, des bouffées de
chaleur qui montent au
visage pour faire place à
une sueur froide sur tout
le corps. Le ventre devient
douloureux, les règles se
renouvellent irrégulièrement
ou trop abondamment et
bientôt la femme la plus robuste se trouve
affaiblie et exposée aux pires dangers.
C'est alors qu'il faut, sans plus tarder,
faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Nous ne cessons de répéter que toute
femme qui atteint l'âge de 40 ans, même
celle qui n'éprouve aucun malaise, doit
à des intervalles réguliers, faire usage de
la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** si
elle veut éviter l'afflux anormal du sang au
cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie,
la rupture d'anévrisme, etc.
Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a
plus son cours habituel se portera de
préférence aux parties les plus faibles et y
développera les maladies les plus pénibles :
Tumeurs, Fibromes, Névralgies,
Cancers, Métrites, Phlébite, Hémor-
ragies, etc., tandis qu'en employant la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la
femme évite toutes les infirmités qui la
menacent.
Le Flacon 4 fr., dans toutes Pharmacies; 4 fr. 60
franco. Expédition franco gare, par 3 flacons,
contre mandat-poste de 12 francs adressé à la
Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratis). 293

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur
La vie sociale — La vie artistique — Les procès
importants — Les accidents graves — Les événements
locaux — La vie économique — Les sports — Tous
faits pittoresques

Et il se prit à méditer en attendant le retour du
portier...
Au bout d'un quart d'heure environ, l'homme
fut de retour...
Mais il était seul.
Julius fronça les sourcils et s'écria :
— Je t'ai dit de me ramener Tchéou...
— Et j'ai tout fait pour vous obéir...
— Tu es seul?...
— Tchéou est introuvable.
— Quoi?... Et Widerski en frissonnant... introu-
vable?... Tu dis introuvable?...
— Oui, master...
— Tu aurais mal cherché.
— Non, master... et il est introuvable pour la
raison qu'on l'a vu sortir d'ici et qu'on ne l'a pas
vu rentrer... C'est un de ses amis sans doute qui
est venu... Un tenancier de bar, à ce qu'on m'a
dit... à ce que m'a affirmé un de mes collègues qui
a vu les deux hommes quitter la maison d'Argirh.
Widerski baissa la tête.
Toul en se mordant les lèvres jusqu'au sang,
le bourreau d'Argirh réfléchit :
— Un tenancier de bar... Pourquoi ne serait-ce
pas Wo-Li-Wo... Wo-Li-Wo, le protégé de Brad-
way; Wo-Li-Wo, le complice présumé de Jack
Arvinson...
Il remonta dans son auto, se fit conduire au So-
leil-Levant.
Mais sitôt qu'il aperçut le bar, il fit un bond
sur sa banquette...
Une foule énorme stationnait devant la devau-
ture, une foule houleuse, gesticulante.
Widerski se renseigna.
Il apprit alors qu'on avait trouvé dans les ca-
ves du bar le corps décapité de Pouang-Hang...
que Wo-Li-Wo, lui, était introuvable et que son
fil était venu au bar... et que, depuis son entrée,
il n'avait pas reparu. Wo-Li-Wo et lui, leur crime
commis, avaient dû s'échapper...

Widerski, fort inquiet, n'en voulut pas entendre
plus et se fit en hâte reconduire chez lui...
Sitôt dans son bureau, il se saisit du téléphone
et demanda la communication avec Littleman...
— Lui, peut-être, me renseignera...

CHAPITRE XXXVIII

Le maître de Tchéou

Le petit port de Poltow était désert lorsque le
canot automobile de Spéranza vint sans bruit
s'amarrer au pied d'un étroit escalier de pierre...
En quelques secondes l'embarcation fut ancrée
solidement et Spéranza, aidé de ses deux compa-
gnons, transporta Jack jusqu'à la modeste petite
villa qui était la demeure de Bradway.
Le petit bain était toujours évanoui et cet éva-
nouissement inquiétait fort ceux qui l'entouraient.
Au moment où le petit groupe franchissait le
seuil de Poltow-house, Spéranza se précipita au
chevet de Bradway.
Bradway, les yeux grands ouverts sur la mer,
l'oreille aux écoutes, poussa un sourd cri de satis-
faction, puis, tout de suite, interrogea :
— Jean Widerski?
— Le voici!
— Enfin!
— Je vous amène Jean Widerski et, aussi, Jack!
— Jack!... Vivant?...
— Oui, mais dans un inquiétant état de pros-
tration...
— Pas blessé?
— Non... mais... tenez... le voici...
Remember questionna :
— Oh devons-nous déposer Jack Arvinson?
Bradway désigna d'une main tremblante un lit
de camp qu'il avait fait installer près du sien
dans l'intention d'y faire coucher un de ses habi-
tuels gardiens.

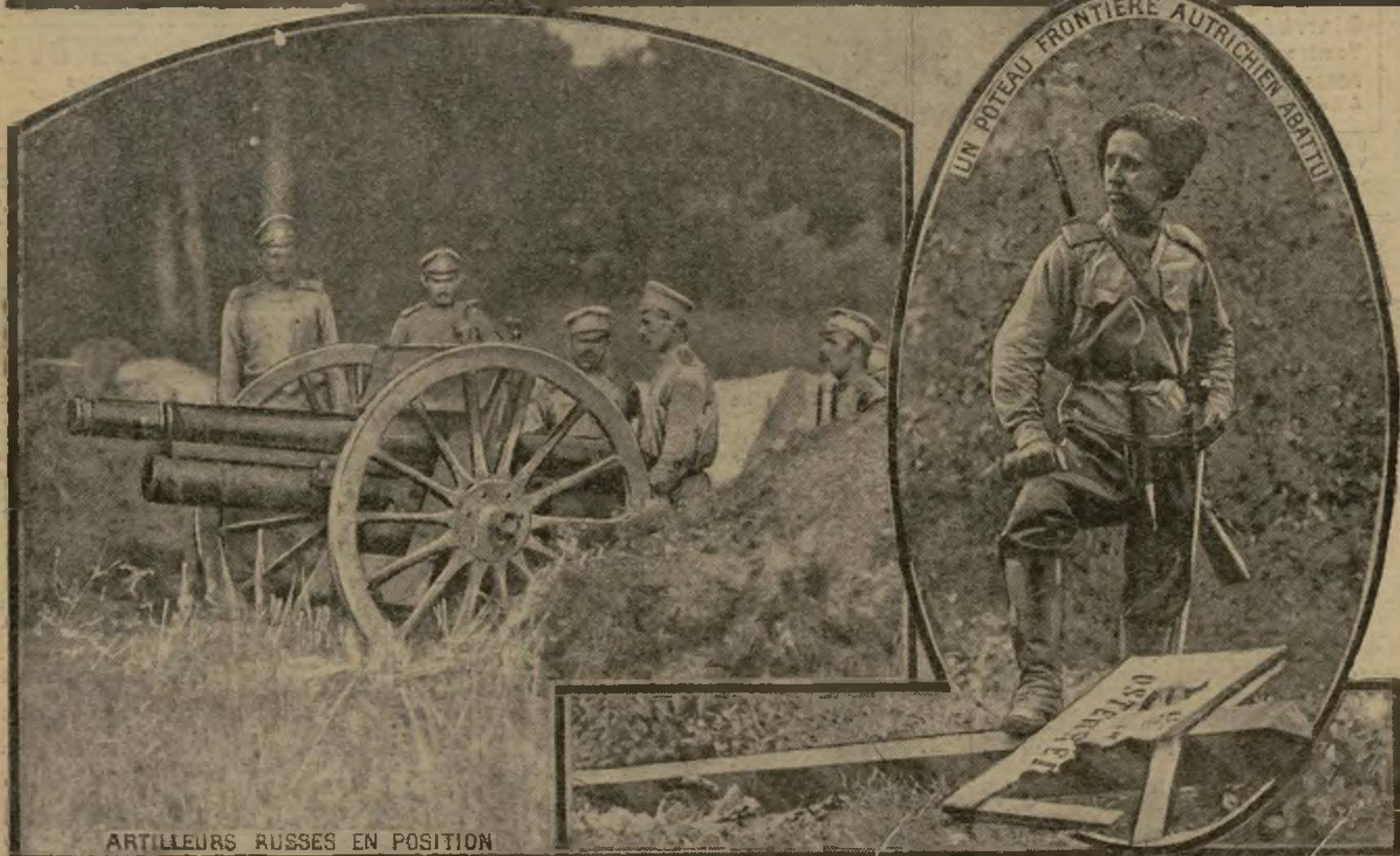
— Sur ce lit... et prenez dans ma pharmacie
un petit flacon... l'étiquette rose...
Remember se précipita, prit le flacon, le pré-
senta à son maître.
— C'est cela... oui... dit Bradway.
Juste à ce moment Jean, à son tour, pénétrait
près de l'Anglais.
En l'apercevant, Bradway tressaillit.
Mais, tout de suite, une voix secrète lui glissa
à l'oreille :
— Tu avais tort de soupçonner Jean capable de
perfidie... Regarde-le... Plonge ton regard dans le
sien... tends-lui les mains... c'est un honnête
homme...
Bradway en étreignant la droite de Jean ques-
tionna :
— Spéranza vous a dit ?
— Oui... tout...
— Et que pensez-vous?
— Je pense qu'avant l'aurore nous aurons
vaincu ces bandits... Nous saurons enfin la vérité...
A ce moment, Spéranza hurla :
— Victoire!... Victoire!... Jack revient à lui.
Jean se précipita au chevet du brave nain qui,
effectivement, rouvrait les yeux...
Spéranza venait de lui administrer un puissant
cordial.
De, pale qu'il était, de livide, devrions-nous
dire, le visage de Jack devint pourpre...
Ses yeux s'injectèrent de sang...
Jean s'inquiéta.
Bradway rassura le fils de Julius.
— Ne craignez rien... le sang va reprendre son
cours normal... tenez... voyez plutôt...
En effet, le visage de Jack recouvrait son aspect
des bons jours.
Il poussa un profond soupir, promena, autour
de lui, un regard tout d'abord stupéfait.

(A suivre.)

Les Russes préparent leur nouvelle marche en avant



LA VILLE DE JABLONITZA, DANS LES CARPATHES, OCCUPEE PAR LES RUSSSES.



ARTILLEURS RUSSSES EN POSITION

Une accalmie relative semble se manifester actuellement sur tout le front oriental. Il n'en faudrait pas déduire que les Allemands aient réussi à endiguer le flot russe. Lorsque l'on saura les véritables raisons de cet apparent temps d'arrêt, on comprendra que la savante stratégie de Broussilof et de Roussky ne se limite pas à des offensives brillantes motivant de triomphants communiqués. Le semblant d'inertie de nos alliés dissimule des opérations sur lesquelles il convient de faire le silence, mais qui avanceront la fin de la guerre autant que les plus beaux assauts.